

Féodora devint toute pâle. Elle hésita un instant, puis, la curiosité dominant sa frayeur, elle ouvrit doucement le sac et aperçut, en effet, le croissant lumineux, qui l'éclaira un instant de sa douce lumière.

Mais cette contemplation ne dura qu'une seconde, car la lune, poussée par une force irrésistible, sortit soudain de sa prison avec un siflement bruyant, traversa le plafond comme elle aurait fait d'une simple pellicule et alla reprendre sa place dans les hauteurs du firmament.

Féodora, ahurie, restait sans parole.

— Que dis-tu de cela ? dit Ivan. T'ai-je donné une preuve de mon amour ?

Pour toute réponse, Féodora mit sa main dans la main d'Ivan.

— Je voudrais bien savoir cependant...

— Plus tard, plus tard, interrompit Ivan ; je te raconterai cela quand nous nous serons épousés.

Quelques semaines plus tard, le mariage avait lieu.

Un an, jour pour jour, après que ces événements s'étaient passés, Ivan était assis près d'un berceau dans lequel vagissait un enfant. Noël était revenu et la jeune femme était à la messe. Lui gardait le petit. Mais il était horriblement triste, en songeant à la signature qu'il avait donnée au démon, car il ne doutait plus aujourd'hui de la qualité de son compagnon de voyage, et il craignait de le voir revenir.

Tout à coup, un fantôme se dressa à ses côtés ; c'était bien lui, messire le diable.

— Je viens te chercher, lui dit-il, tu as promis d'être au démon s'il te donnait la lune. Il a tenu sa promesse, c'est à toi de tenir la tienne. Le papier qui est là te donnait un an. L'heure est venue de me suivre.

Et il montra le papier signé de la main d'Ivan.

— C'est bien, dit celui-ci, comme un homme résolu au sacrifice, je vais me préparer, et dans quelques instants je suis à toi.

Et il entra dans la pièce voisine, où étaient ses vêtements. C'était la chambre nuptiale où il avait vécu ses heures heureuses. En levant les yeux, il aperçut à côté de son lit un Christ appendu à la muraille, et soudain un éclair de joie illumina son esprit.

Il prit le Christ, le cacha dans sa main, regagna la pièce où était le démon et, allant droit vers lui, le lui plaqua sur l'épaule.

— Maintenant, lui cria-t-il, rends-moi ma signature.

— Malheureux, hurla le démon, tu me brûles. C'est un fer rouge, maudit, dont tu laboures ma chair !

— Rends-moi mon écrit, criait Ivan, ou, par le Christ que je tiens ! je ne te lâche pas.

A ce mot de Christ, le démon poussa un rugissement formidable et, laissant tomber le papier, il disparut.

Ivan s'en empara, le jeta dans le feu où il crépita, en brûlant, avec un bruit sinistre, puis, collant ses lèvres sur les pieds du Christ, il les baissa ardemment.

Il était sauvé.

GEORGES DE DUBOR.

Un vieux mendiant se présente chez la baronne de X... et reçoit divers objets : linge, vêtements, chaussures, le tout accompagné d'une bourriche pleine de bonnes choses.

— Portez cela à votre femme, dit la baronne.

Le vieux mendiant, tendant alors la main :

— Y a rien pour le commissionnaire ?

FLEUR SANS SOLEIL.

Ce qui la peut guérir, cette enfance le repousse.

“ Oui, je l'aime, et j'en souffre, et ma douleur m'est

Dit-elle, et j'en veux bien mourir. [douce,

Sa voix me donne au cœur une vive secousse,

Mais j'en tressaille avec plaisir.

Son pas est différent du pas des autres hommes,
Et si j'entends ce bruit près des lieux où nous sommes,

Ma mère, je rougis d'emoi ;

Quand tu parles de lui, quand surtout tu le nommes,
Je baisse les yeux malgré moi.

S'il connaissait le peu qui me rendrait heureuse,
S'il daignait embellir la tombe qu'il me creuse

D'une fleur de son amitié !

Mais il croit que son âme est assez généreuse
En m'honorant de sa pitié.”

Et sa mère, qui voit sa langueur maladive,
Sa paupière où sans cesse un pleur furtif arrive,

Lui dit tout bas en la priant :

“ Viens, quel plaisir veux-tu ? Veux-tu que je te suive
Sous un nouveau ciel plus riant ?

— Mon plaisir et mon ciel, mère, c'est ma pensée.
Son image en mon cœur doucement caressée,

Voilà mon plaisir aujourd'hui.”

Et la mère murmure : “ Insensée, insensée,
Tu ne seras jamais à lui.”

Ah ! si jamais des pleurs dont je fusse la cause
Tombaient de tes yeux bleus sur ta poitrine rose,

Jeune fille au naïf tourment ;

Si ta main qui se donne et sur ton cœur se pose
Pour moi sentait un battement ;

Si dans ton âme pure où Dieu seul et ta mère
Gravent leurs noms bénis ; si dans ce sanctuaire

Mon image aussi pénétrait,

Et si tu restais là rêveuse et solitaire

Pour en évoquer chaque trait ;

Si je tenais si bien ta pensée asservie
Qu'un beau voyage au loin ne te fit point envie,

Qu'un autre ciel ne te plut pas,

Et que l'air et le sol n'eussent pour toi de vie

Que par ma voix et par mes pas,

Je te saurais aimer, toi dont l'âme ressemble
A la fleur qui dans l'ombre et se replie et tremble

Et meurt sans le baiser du jour.

“ Viens, te dirais-je, viens, soyons heureux ensemble,
Je t'adore pour ton amour.”

SULLY PRUDHOMME.

MADAME LUCE.

Parmi mes souvenirs d'autrefois, j'en recueille un aujourd'hui qui date de l'époque très éloignée où je n'étais encore qu'un enfant, et qui s'est soudain réveillé aux rayons du soleil de la Provence.

Je revois la vieille maison que nous habitions alors dans une ville de l'est ; le palier du premier étage, où je lisais *Don Quichotte* ; le spacieux escalier de pierre, d'où je guettais curieusement le passage des locataires du rez-de-chaussée. Ces locataires étaient de nouveaux venus. Le mari, M. Pascal, dirigeait une usine dans le